

Jouissance et sublimation

Réflexions autour de la leçon du 30 mars 1960

Denise LACHAUD

(115) J'avais tout d'abord envisagé d'attraper la seule notion de jouissance dans ce texte car elle s'articule très bien au Séminaire XX. Mais à cette notion de jouissance, j'ajouterai quelques mots sur celle de sublimation dont il me semble nécessaire d'aborder ici ce qu'en ont élaboré **Freud** et **Lacan**.

Je n'en resterai pas moins à *L'Éthique*. Et si vous en doutez, c'est avec raison : en rester au texte, jamais tout à fait.

Un texte, quel qu'il soit, surtout un texte parlé de **Lacan**, reste ouvert. Nous n'y insisterons jamais assez ; d'autant qu'il semble que l'on ait quelque difficulté à penser les implications de cette ouverture. Je devrais dire de ce *discours*.

Il nous invitait en permanence à nous servir des outils qu'il forgeait au cours de son avancée, à les mettre à l'épreuve d'autres contraintes ; il n'y a qu'à les éprouver et nous verrons là où ils résistent. Et ce qui avait particulièrement attiré mon attention dans la leçon du 30 mars, c'est qu'il introduit, sans la reprendre hélas, la (116) notion de responsabilité.

Je m'attacherai donc simplement à quelques points de ladite leçon du 30 mars 1960.

L'Édition du Seuil l'a surtitrée « *La jouissance de la transgression* ». Il faut faire attention : quand on titrise quelque chose, ça glisse très vite et nous pouvons en effet nous demander comment jouit une transgression. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Et vous pouvez m'objecter : oui mais dans le texte, **Lacan** le dit comme ça. Oui, en effet. Mais dans le texte, et lorsque nous avons affaire à un texte, un texte de **Lacan**, la résistance vient, je dis le plus souvent parce que je n'ose pas dire toujours, de l'écouter. Aujourd'hui du lecteur. Nous savons que l'interprétation n'est pas ouverte à tous les sens, la lecture non plus.

Ce qui fait, pourrions-nous dire, la difficulté du repérage d'un concept ou d'une notion que l'on voudrait reprendre de l'élaboration lacanienne c'est – et je reprends là ses propres termes, que ce soit dans l'Introduction allemande des *Écrits* ou, plus tard, en février 1975, lors de *RSI* –, c'est que « *ce qui relève de la même structure, n'a pas forcément le même sens (...) la façon dont chacun jouit de l'inconscient (...)* » relève du singulier. Et penser le contraire, c'est-à-dire qu'il pourrait y avoir du sens commun, serait tout bonnement évacuer le sujet. Le sens unique, c'est la science et rien d'autre. Là est, bien sûr, l'obstacle compagnon de route permanent lorsque nous avons affaire au discours psychanalytique. Voir à rendre compte de la façon dont un texte nous a travaillés.

Je vous fais donc part de ce que ce texte m'a, entre autres choses, évoqué relativement à ce que j'avais pensé y pouvoir interroger.

Freud s'est trouvé confronté, très vite, aux questions que soulevaient le bien, le mal, le plaisir, etc. des (117) concepts normatifs si fondamentaux que même nos scénarii de fiction aujourd'hui les plus élaborés en sont incrustés.

Pour amorcer très brièvement par la jouissance, nous savons que **Freud** n'en a pas isolé de concept proprement dit, et même s'il en parle – ce terme apparaît parfois dans ses textes, pas très souvent il est vrai, mais c'est loin d'être rare, c'est la *Genuss* – il n'en a jamais fait un principe. Son principe est d'abord celui du plaisir qui ne fait pas seulement limite à la jouissance mais souvent peut être fuite devant elle.

Chez lui, la jouissance renvoie tout de suite au mythe de *Totem et Tabou*. **Lacan** s'est servi surtout, lui, de *Malaise dans la civilisation* dont la trame du texte, ne l'oublions pas, est et reste le meurtre du Père et la culpabilité du fils ; la haine envers le créateur et l'agressivité transférée au surmoi de la créature, pourrions-nous dire. Et **Freud** insiste sur ceci que ce conflit engendre les symptômes les plus difficiles à lever. Parce que, comme il le voit tout de suite et très bien dans *Analyse finie* en 1925, « (...) *la guérison est ressentie comme un nouveau danger* ». Danger, c'est-à-dire refus de s'incliner devant ce père et du même coup, bien sûr, guérison problématique puisque cela ne veut rien dire d'autre que réaction au seul danger imaginé par le sujet : celui de la castration.

C'est une réaction qui fait résistance. Et ce que découvre **Freud** c'est que, dès lors, l'analyste en est réduit à devoir « *détruire progressivement le surmoi hostile* ». Ce qui l'a amené à une impasse car il a très vite vu qu'il avait affaire à autre chose qui venait se surajouter, une résistance supplémentaire face à laquelle il s'est trouvé « *désarmé* », c'est son expression même. Et c'est précisément dans les cas où, lors de désintringations extrêmes de pulsions, il se trouvait face à un sujet dont « *l'instinct de destruction (était) tourné vers le dedans* », suite à une « *libération de quantités excessives* » de cet (118) instinct.

Dans *Analyse finie*, nous voyons bien que là, pour lui, il y a butée : il existe une agressivité déliée de la problématique oedipienne.

C'est sur ce point un peu difficile que **Lacan** fera la part des pères imaginaire et symbolique, en s'appuyant sur une pulsion bi-face.

Le surmoi, pour **Lacan**, n'est plus issu de la relation au père qui castre, mais à celui qui prive. Il prive de l'être, ce père imaginaire qui nous a, comme il le dira, « si mal foutus », nous ses créatures. Dès lors, il y aurait un au-delà de l'horreur de la castration qui serait une horreur de la vérité. Une vérité qui dirait quoi ?

Dans *L'Éthique*, ce qu'introduit **Lacan**, c'est que ce ne sera pas la loi qui engendrera le désir, mais le contraire. L'origine de la loi, c'est le désir. Il distingue deux modalités de la Loi = la loi du signifiant et celle du surmoi – un surmoi qui est loin d'être un idéal.

Pour **Freud**, la loi est liée à l'interdit : celui qui est énoncé par le père primitif de la horde. Lacan, lui, apporte à cet égard quelque chose de très nouveau. Avec la problématique de la loi et du surmoi, il introduit, donc, les différentes catégories du père pour dire que celui qui est à l'origine du surmoi est, finalement, le père imaginaire. C'est ce que découvrent les fils qui font la horde ; le meurtre ne conduit pas à la jouissance, mais en durcit, en renforce l'interdit. Il faut passer outre pour accéder à la jouissance. Transgression qui va inscrire une dette. C'est aussi un des apports de **Lacan** dans *L'Éthique* : la jouissance engendre la dette.

« (...) *non seulement le meurtre du père n'ouvre pas la voie vers la jouissance que la présence de celui-ci était censée interdire, mais il en renforce l'interdiction* ». « *L'obstacle est exterminé* », dit-il ; et pourtant, la jouissance, l'interdit de la jouissance, est renforcé. C'est là la faille. Une « *faille interdictive* » dont **Lacan** (119) précise que « *tout ce qui la franchit fait l'objet d'une dette au Grand Livre de la dette* ». Tout

exercice de la jouissance est illicite. Remarquez bien ici déjà que, tout de suite, la jouissance est jouissance de.

Il faut faire la différence entre le nom du père, la loi de l'interdit de l'inceste etc., la loi d'un ordre, et puis la loi qu'impose le surmoi au sujet : Jouis ! Vous connaissez les jeux de mots autour de ça : J'ouïs ; j'entends : transgresse !, vas au-delà !, passe la frontière ! Jouis d'une jouissance qui n'est pas ordonnée, articulée, qui tend à esquiver l'ordre phallique.

Le surmoi, avec son impératif de jouissance, est à ranger au même registre que celui du père de la horde et de sa jouissance infinie, seulement limitée par son meurtre. Seulement voilà ! Disposer de toutes les femmes, **Lacan** le souligne au passage, est un beau fantasme de névrosé.

Si la jouissance, en tant que telle, est hors la loi, hors la loi il ne saurait y avoir de jouissance puisque, pour que jouissance il y ait, pour y accéder, la transgression de cette loi est *nécessaire*. Cela, c'est fondamental. Il faut de la loi pour faire du péché.

Ce séminaire le met bien en valeur : pour la psychanalyse, il y a un dédoublement de la loi. D'une part, elle s'articule au signifiant et au désir, d'autre part à l'objet et à la jouissance. Le sujet, confronté à l'impératif surmoïque de jouissance, a affaire à cette loi. Comment faire – comme enfer – ? « *Au support de la loi, se trouve l'objet* ». Dans *Kant avec Sade*, **Lacan** travaille le rapport de la loi à l'objet qui n'est que de langage. Entre énoncé et énonciation, il y a de l'irréductible.

L'éthique, que **Lacan** va chercher dans le *Malaise dans la civilisation* de **Freud**, trouve son fondement dans l'impératif surmoïque. Autrement dit dans la « *méchanceté* », l'agression et la cruauté que le sujet s'emploie à se faire subir, s'adresse à lui-même, agit contre lui-même.

(120) C'est aussi ce que constate **Freud** : plus on écoute, plus on cède au surmoi, plus ce surmoi est exigeant. Il y a là une énergie pulsionnelle indestructible. Et il analyse et tire toutes les conséquences de ce paradoxe qui fait conscience morale. Il l'avait déjà relevé et éclairé dans le moi et le ça : « *Plus un homme maîtrise son agressivité, plus son idéal devient agressif contre son moi* ».

Et les exigences éthiques n'ont pas d'autre source : la maîtrise de l'agressivité. Une agressivité qui va contre la civilisation et contre le sujet lui-même. Voilà comment j'amènerai ce dont je vais dire un tout petit quelque chose aujourd'hui : la sublimation. Agressivité contre la civilisation et contre le sujet lui-même.

Pour **Freud**, les choses paraissent claires : « *la conscience est la conséquence du renoncement aux pulsions* ». Mais il remarque, par ailleurs, une autre origine à la conscience morale : l'agression contre l'interdicteur de la satisfaction pulsionnelle. Chaque agression réprimée demande une énergie formidable qui va se transférer au surmoi. De là, une culpabilité d'autant plus infernale et qui va, en outre, pousser le sujet à se punir. Et la civilisation, elle, va s'employer à renforcer le processus.

Ce sont toutes ces thèses que **Lacan** reprend dans *L'Éthique* pour capitonner sur une sorte de nouvel apophtegme : ne pas céder sur son désir.

Ne pas céder sur son désir vaut pour quel sujet ?

Le surmoi est, chez **Freud**, rappelons-le, le seul sujet supposé connaître le refoulé. « *Rien ne peut rester caché au surmoi, pas même les pensées* ». Dans *Les Essais*, **Freud** dira, à propos de la névrose obsessionnelle où il découvre que « *l'on réussit effectivement à découvrir les impulsions refoulées qui alimentent le sentiment de culpabilité* », que « *le surmoi se montre mieux renseigné que ne l'est le moi et le ça inconscient* ».

Dans l'impératif, nous voyons le surmoi, chez **Freud**, se (121) réduire dès lors à une pure jouissance « *le surveillant devenu hypermoral, et (...) aussi cruel que le ça* ».

Le sujet n'accède à cette jouissance qu'en renonçant au plaisir. Car renoncer à la jouissance rend le sujet encore plus cruel envers lui-même. Et c'est bien là le paradoxe essentiel. Paradoxe

sur lequel **Freud** et **Lacan** s'appuient pour supporter une éthique du désir de l'analyste.

Lorsque **Freud** énonce ceci que « *la civilisation doit tout mettre en oeuvre pour limiter l'agressivité humaine et pour en réduire les manifestations à l'aide de réactions psychiques d'ordre éthique (...)* » et que « *tous les efforts fournis (...)* » au nom de « *l'idéal imposé d'aimer son prochain comme soi-même (...)* par la civilisation n'ont guère abouti jusqu'à présent », nous avons à nous interroger quant à cette civilisation. Qu'est-ce que cette notion pouvait bien recouvrir pour **Freud** ? Qu'est-ce que cette *Kultur* ?

Compte tenu de ce *destrudo* que s'adresse le sujet, la jouissance, tout au long de ce séminaire, est dite nocive d'être satisfaction pulsionnelle. Elle est un mal car elle suppose, comme **Freud** y a suffisamment insisté, le mal du prochain, du semblable ; celui-là même que nous sommes tenus d'aimer comme nous-mêmes.

Nous savons que « *aimer son prochain comme soi-même* » provoque chez **Freud** « *un sentiment de surprise devant* » ce qu'il considère là comme une étrangeté. Car c'est un prochain que nous sommes tentés d'exploiter, d'utiliser, de détruire. Dans son *Malaise dans la civilisation*, il reste en arrêt devant cette profonde méchanceté, devant cet homme qui est un loup pour l'homme – **Freud** reprend ici, ce n'est ni nouveau ni un hasard, ce mot de **Plaute** dans ses *Asinaria* qui a été aussi très exploité par **Bacon**, **Hobbes**, la méchanceté de l'homme, etc.

Au coeur de ma jouissance, il y a le mal.

Donc devant cet amour du prochain, tout comme devant sa propre jouissance, l'homme recule. Il recule devant ce (122)noyau qui se présente à lui d'agressivité et qu'il sait retourner contre lui-même. Il n'est qu'à lire, pour illustrer cette tragédie, ce petit article de **Freud**, concernant le parricide, *Dostoïevski et le parricide*, c'est un très beau cas, d'autant qu'il concerne très exactement ce que nous étudions là avec *L'Éthique* et que **Lacan** nous propose comme visée en 1960 : la sublimation ; seule promesse de satisfaction qu'offre l'analyse. Sublimation dont – je prendrai quelques instants, brièvement mais cela me semble indispensable –, j'ai choisi de m'avancer à dire également quelques mots aujourd'hui, pour vous, pour ces Journées.

Si le sujet recule, dit **Freud**, c'est bien parce qu'il s'identifie à l'autre, au semblable. Dès lors, « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » – je ne reprends pas cela, c'est très dilué chez Freud –, est la barrière contre, devant la jouissance.

Elle est donc un mal, cette jouissance. Un mal car elle implique le mal du prochain. C'est l'argument essentiel de **Freud** dans *Malaise*. Un prochain, donc, dont il ne manque, à aucun instant, de souligner la méchanceté qui nous mène au sadisme.

Pour avancer ce qu'il en est de la jouissance, **Lacan** est parti du père, du meurtre, de la loi, de l'interdit et sa transgression qui le font, en toute logique de cheminement, s'orienter vers Sade. Et vers Sade, c'est là quelque chose qui mérite notre attention, parce que c'est là quelqu'un qui « (...) dans l'ordre de l'articulation du problème éthique (...) a dit les choses les plus fermes ».

Dans *Kant avec Sade*, **Lacan** convoque quatre invités : **Aristote** et son baluchon d'une aube philosophique, sa Métaphysique, son « *Bien par excellence (...)* But de toute activité dans le monde », le Souverain Bien ; **Sade** et **Kant**, c'est le XVIII^e siècle, les Lumières comme on dit – sans donner dans le révisionnisme, nous aurions peut-être un jour à voir ce qu'il en est de ces Lumières puisque nous avons affaire au rationalisme et au divorce d'avec la (123)métaphysique ; puis **Freud**.

Dans cet article des *Écrits*, l'éthique ne renvoie à aucune morale mais à une science du sujet. Si la psychanalyse est née avec **Freud**, c'est ce que propose ici **Lacan**, c'est la philosophie des lumières qui le lui a permis et du même coup de mettre en place le principe de plaisir. Le XVIII^e siècle, début XIX^e siècle fait rupture d'avec le Souverain Bien, pas de coïncidence entre bien et bonheur, etc. ; au-delà du principe de plaisir c'est la jouissance et la souffrance et non pas le Bien.

Et c'est bien la pensée freudienne qui va marquer une coupure entre ces deux moments.

Quelle est la spécificité de l'apport sadien ? « *Nous sommes pour l'instant à cette barrière au-delà de laquelle est la Chose analytique, et où se produisent les freinages, où s'organise l'inaccessibilité de l'objet en tant qu'objet de la jouissance. C'est là que se situe en somme le champ de bataille de notre expérience* ».

Lacan pose ici, d'une part ce qui est visé dans l'analyse, un au-delà : la Chose, et d'autre part ce qui limite l'action : la barrière même qui rend inaccessible l'objet. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'y accéder, à cet objet, mais bien de voir ce qui le rend inaccessible en opérant, comme dit Lacan, sur le fantasme, et pratiquement. Autrement dit encore, de voir ce qui fait l'extériorité de l'objet. Et c'est pour ce faire que **Lacan** va voir du côté de chez **Sade**.

Sade et l'éthique, c'est là une articulation qui peut paraître surprenante.

Dans cet écrit, qui est postérieur à *L'Éthique*, **Lacan** est passé, d'une certaine manière, à la loi de la jouissance, jouissance dont il fera les parts un peu plus tard et, finalement, dans *Encore*.

L'Éthique commande, en quelque sorte, de se confronter à la castration. Il s'agit d'aller au-delà du plaisir, du confort, au nom du désir ; et cela, **Lacan** le retrouve chez **Kant** avec la loi morale et chez **Sade** avec la perversion. (124) Pour **Kant**, tout bien-être est suspect.

Lacan se sert de **Kant** et **Sade**, en fait, pour bien souligner l'opposition plaisir-jouissance.

Sade, c'est la jouissance exigée. Et en cela, il nous montrera en quoi et comment **Sade** rejoint **Kant** par l'intermédiaire du rapport à la loi.

Rigoureusement, les exigences kantienne de la loi morale sont atteintes, rejointes par **Sade**. Autrement dit, **Sade** dit ouvertement ce qui est refoulé chez **Kant**. « *En quoi la maxime sadienne est, de se prononcer de la bouche de l'Autre, plus honnête qu'à faire appel à la voix du dedans, puisqu'elle démasque la refente, escamotée à l'ordinaire, du sujet* ».

La jouissance de l'Autre d'où est issu l'impératif catégorique kantien insiste dans la loi. Une loi qui dit pour nous que le sujet est divisé et que l'objet est perdu quelle que soit la mise en scène de retrouvailles du fantasme. Dans cet article, comme vous le savez, **Lacan** donne toute son envergure au fantasme en tant que tel. Il y démontre et soutient que au-delà du principe du plaisir, il y a la jouissance, bien sûr, mais aussi et surtout une éthique du désir pour la psychanalyse. Et cela, en s'aidant du faisceau éclairant que projette **Sade** sur l'éthique kantienne.

Bien entendu, je ne vais pas parcourir pour vous, ici, ce texte, mais il est clair qu'il est à travailler, comme je ne l'ai pas fait, du reste, je n'en ai eu ni le temps, ni l'envie, au corps du mot. Vous y verrez que **Sade** est absolument la vérité de **Kant**. Et vous pourrez alors écrire la barre qui les sépare, qui en divise et démarque leurs champs respectifs.

Dans *Kant avec Sade*, il est question du droit absolu à la jouissance jusques et y compris par la violence. La loi de la jouissance suppose que « *le sujet se fasse l'instrument de la jouissance de l'Autre* ». Et c'est ce qui définira la perversion pour **Lacan**.

Alors que le névrosé, lui, « *s'impose des interdits (125) plutôt qu'avoir à subir la castration* ». « *Il refuse* », en fait, « *de sacrifier sa castration à la jouissance de l'Autre* ».

C'est-à-dire que, dans ce cas, il s'agit d'une opération imaginaire.

Et avec la loi, la loi de la castration, **Lacan** arrive à la place de l'objet au-delà du fantasme, au lieu de la Chose, ce Bien absolu. La rencontre avec la Chose, avec le manque, **Lacan** la pose comme la rencontre avec la castration. Il n'y a pas d'union possible à la Chose et c'est de ce clivage, que naît le désir.

La jouissance, dans *L'Éthique*, est présentée comme nocive puisqu'elle est liée à la Chose interdite. L'Horreur de la jouissance. Pensons à **Lehrs** mais aussi à **Nathanaël**. Le rapport du parlêtre à la Chose est de jouissance. Dans le *Trieb* de **Freud** nous trouvons ceci : « (...) *le désir vient de l'Autre et la jouissance est du côté de la Chose* ».

Vous avez vu que, dans ce Séminaire, **Lacan** énumère tout ce qui peut s'opposer au désir et

qui est de l'ordre de l'imaginaire : la crainte, la pitié, idéaux, biens. Le Bien, et quel que soit l'effort des moralistes à cet égard, renvoie toujours au plaisir. Et Freud a lui-même tout de suite repéré que le plaisir barrait l'accès à la jouissance.

Si l'analyse ne promet aucun bien, aucun bonheur, il reste la sublimation comme satisfaction possible. Je vous renvoie ici à la critique que fait **Lacan** des *Ich Ziele*.

Pour ce qui est du sujet, plus il approchera la Chose, plus le problème de la jouissance va se poser et plus il sera, lui, le sujet, confronté à ce qu'il en est de l'éthique, à son désir et son inadéquation à la Loi. Autrement dit à la disjonction entre désir et bonheur. Le message ici énoncé est que la voie du désir n'est pas celle garantie du bonheur.

Pour ce qui est du **Sieur Kant**, et quant à moi, d'une part, je l'ai laissé de côté comme, m'a-t-il semblé – et (126) je ne me risquerai pas plus loin –, comme il est resté à côté de la question posée par la jouissance. Je le laisse donc très volontiers aux philosophes, ici, dans la salle, je ne doute pas qu'ils se soient fait un plaisir d'en parler, j'en suis assurée. Sans avoir plus à dire mon antipathie à son endroit, il reste que **Kant** m'ennuie.

Vous avez vu, pour ouvrir une parenthèse, que **Lacan** situe l'ennui non pas comme le signe d'un être à côté ou ne pas y être, mais y être trop. Si l'analyste s'ennuie, il a donc à se poser la question de savoir quelle jouissance il est, là, susceptible de partager avec son patient. Je referme ici la parenthèse.

Simplement, il m'est venu ceci dont je vous fais part malgré tout puisque si **Kant** n'a fait, comme le montre **Lacan**, qu'exhumer un « *tu dois* » interdictif, c'est **Sade** qui en extirpe l'objet : « *Jouis !* »

Pas étonnant, dès lors, que l'on s'accroche à dire que l'on ne trouve pas de volonté de jouissance chez **Kant**, d'une certaine façon, n'est-ce pas, quand nous voyons par exemple se profiler son rapport aux femmes. Avec cette petite histoire de raison pratique je me suis plu à imaginer, comme ça, que s'il a un jour entendu : « *Mon fils, repens-toi* », eh bien, on n'ait plus à s'étonner qu'entre **Kant** et les femmes, il y ait une potence ! Un mur, on peut toujours trouver un moyen. Mais une potence, avec un tel impératif ! Repends-toi !

Or, et pour le peu que j'en aie retenu, c'est bien là l'erreur de **Kant** : la potence n'est pas la loi.

Sade va subvertir ces expériences.

Un des droits de l'homme est de jouir librement du corps du semblable. Il n'existe pas de limite qui puisse faire barrière au caprice des exactions qu'il ait le goût d'y assouvir. C'est une universelle. Ce droit de jouissance n'impliquant pas pour **Sade** un quelconque droit de propriété pour autant. Et, justement, ce que montre ici Lacan avec les morceaux choisis de **Kant**, si j'ose dire, c'est que si avec cette même Dame, la nuit passée est (127) analysée en termes de jouissance, et si la jouissance est une douleur, un mal, ce que raconte ledit **Kant** ne tient plus.

Puisqu'après tout nous avons un peu de temps : un chauffeur de taxi me racontait – il est cambodgien et il souhaite retourner dans son pays –, il me racontait quelque chose que, disait-il, tout le monde connaît ; moi je ne connaissais pas. Il s'est fait un vrai plaisir de me raconter ça : vous n'ignorez pas ce qui s'est passé au Cambodge. « *La mort est une femme* », leur disait-on. Alors bien sûr, c'était la ruée vers la femme. De celle-là, m'a-t-il bien précisé, on ne revenait pas. Puis il m'a expliqué que maintenant, là-bas, c'est un vrai paradis. En réponse, il eut de ma part un Ah oui ? assez vague. Peut-être ont-ils su faire la part des femmes.

Recette pour virer l'angoisse au compte de la jouissance en agaçant le désir.

Freud lui, a fait s'équivaloir désir refoulé et loi.

Pour lui, la jouissance consistait dans l'effort répétitif, dans une tentative de retrouvailles avec un objet perdu. Dans l'Au-delà du principe du plaisir, il développait ceci qu'il existe des tensions

désagréables et d'autres, agréables. Puis il en est venu à distinguer plaisir et tension. Les tensions agréables seront d'abord, pour **Lacan**, la jouissance avec le plaisir à « distance respectueuse » qui y fait barrière.

La jouissance, pour lui, dans ces années troublées et jusqu'en 1966, est liée à une limite forcée, elle « *est toujours de l'ordre de la tension, du forçage, de la défense, voire de l'exploit (...) il y a incontestablement jouissance au niveau où commence d'apparaître la douleur* », disait-il dans D'un Autre à l'autre.

Cela n'est pas très différent de ce que **Freud** amenait. Car pour lui, en 1911, le principe de réalité s'oppose au principe de plaisir ; mais finalement, les deux principes ont la même orientation qui reste l'obtention du plaisir. (128) Le plaisir dans la civilisation. Ne serait-ce que pour ne pas s'entendre dire à longueur de journée : « *Tu suis un mauvais chemin mon fils !* ».

Mais à partir de 1911, quand-même, **Freud** voit bien qu'il ne s'agit pas tout à fait de se ranger à une moindre tension. L'inconscient n'obéit pas au principe de plaisir : il est en dérangement permanent. Il s'inscrit en faux contre le principe de plaisir. C'est la douleur, c'est la souffrance qui en témoignent. Lorsqu'il y a plaisir côté inconscient, il y a déplaisir côté moi.

En 1960, **Lacan** n'en est pas encore vraiment à la définition des jouissances de 1972. Mais déjà, la jouissance est quelque chose que je ne peux pas dire. Je peux dire ce qui me fait plaisir jusqu'à me la couper dans l'orgasme, mais pas, mais d'aucune façon de quoi ou pour quoi je jouis. Car la jouissance, dit-il, est trop proche de l'horreur. Et ça n'a rien à voir avec le plaisir. Nous ne sommes pas dans le même registre.

La notion de jouissance, chez **Lacan**, pour ne tout de même pas laisser cela trop dans le vague, et dès que l'on voit apparaître ce terme chez lui, n'a jamais la connotation vulgarisée imaginaire qu'a tendance à lui donner tout un chacun. Là encore, dans ses séminaires, Lacan avait l'air de laisser filer, comme ça, ce qui lui venait. Le rôle, ici encore et pour ce qui concerne l'appréhension de cette notion de jouissance, qui ne va pas de soi, de la sublimation à son sens à lui, au sens où il le présente, est essentiel. Et pour bien y insister, car la question s'est posée plusieurs fois de la salle ou après lors de séminaires durant lesquels j'abordai cette question, je vous rapporte ici très simplement ce que vous trouverez dans cette exceptionnelle leçon que donna **Lacan** le 20 novembre 1963 :

*« L'année dernière, j'ai insisté sur ceci que tout ce que **Freud** nous montre, c'est que l'orgasme n'est pas seulement ce que les psycho-biologistes de son époque ont appelé le nécessaire de la détumescence. Il faut savoir articuler que ce qui compte (129) de l'orgasme, représente exactement la même fonction, quant au sujet, que l'angoisse. L'orgasme est en lui-même angoisse, pour autant qu'à jamais par une faille centrale, le désir est séparé de la jouissance. »*

« Qu'on ne nous objecte pas les moments de paix, de fusion du couple, où chacun même peut se dire que l'autre est bien content. Nous, analystes, allons y regarder de plus près pour voir ce qu'il y a dans ces moments d'alibi fondamental : un alibi phallique. »

Jusqu'à la fin de ses élaborations, il faut bien dire qu'elle gardera, cette jouissance, un côté énigmatique. Nous ne la cernerons pas et, si elle fait trou dans le discours, je dirai qu'elle est pour chacun du manque à savoir. Ce savoir même dont **Lacan** aura pris soin de préciser en 1968 qu'il est la seule jouissance de l'Autre.

Il ne dit pas ici encore, en 60, que la J A est un idéal impossible puisque pour y accéder, il nous faudrait être placés en S (A) et que la jouissance phallique est la jouissance nécessaire, nécessairement imparfaite et insuffisante que l'on ne peut exiger de personne. Il ne le dit pas après non plus remarquez bien. Enfin pas comme ça ; mais assurément que ϕ est contingent.

Freud a bien tenté de l'approcher avec son « *autre satisfaction* » et son lien à la représentation, comme **Lacan** l'a reprise, cette jouissance avec son lien au signifiant. Mais lui remarque bien

qu'elle fait vide, trou dans le texte freudien. « *Là où tu souffres*, disait Lacan, *c'est peut-être là que tu jouis le plus* ». De devoir renoncer aux satisfactions pulsionnelles. Et ce refoulé fera retour par le symptôme. Il s'y devra analyser du savoir qui ne se savait pas.

Là où tu souffres... le symptôme se présentant comme l'écriture de la jouissance. Une écriture, autrement dit : une création.

Au moment, à l'époque où **Lacan** fait ce séminaire, la jouissance est encore liée au symptôme qui l'habille, si je puis dire, l'enveloppe. Il enveloppe de la « *matière(130) jouissante* ». Mais au point même où le savoir visera la jouissance, il échouera.

Il n'y a, par principe, pas de savoir sur la jouissance dans la mesure où elle n'est connue comme telle que de sa propre exclusion de l'articulation signifiante première.

Nous ne trouvons pas en 60 la mise en place des jouissances comme il le fera en 72, mais c'est quand même dès cette époque, dès 1960, qu'il les clive, et c'est clair dès la page 819 des *Ecrits*. L'une est déjà liée à S (~~A~~) et l'autre à ϕ . D'une part, il n'y a, au lieu de cet Autre, pas de signifiant de l'Autre sexe. Le sujet ne peut jouir que d'un signifiant qui le représente, à savoir ϕ . Et en 72, ce sera en place : l'une, jouissance, est interdite, dont le signifiant est celui du manque dans l'Autre, et l'autre, jouissance, est, elle, permise par la grâce, si j'ose dire, de l'opération de la castration et son signifiant est ϕ . Nous retrouvons là la « *double détente* » signifiante ; autrement dit le signifiant qui, d'une part, reste muet sur la jouissance de l'Autre, l'interdit et d'autre part la per-met – que j'écris en deux mots si vous le voulez bien.

Nous trouvons à la page 827 des *Ecrits* ce qui annoncera tout à fait cela : « *La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée, pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la loi du désir* ».

Si ce n'est que celle qui est atteinte, donc permise, n'est pas du tout la même que celle qui est refusée, interdite.

Donc même si, en effet, nous pouvons dire que la notion de jouissance n'est pas, pour **Lacan**, en 1972, ce qu'elle était en 1960, il n'en reste pas moins que le problème qui se pose à lui, en telle année ou en telle autre, reste celle du rapport du sujet à la jouissance.

Mieux, en y regardant encore plus près, nous voyons qu'il s'agit des rapports de la loi au désir et du droit à la jouissance.

L'usage que **Lacan** a fait de la notion de jouissance est (131) resté, toujours le même. Il s'est toujours servi du verbe *gaudere*, altéré en *gaudire* qui signifie, en latin, « *avoir de la joie* », et, plus officiellement : posséder, possession, usage. Par ailleurs, le *Bloch et Wartburg* donnent pour origine de ce mot en parlant gallo-romans : venir à bout de ou, dans les parlars du Sud-Est : user. Au XV^e siècle, il remplace le mot *joiance* et co-jouissance. A la fin du XIX^e siècle, il devient : qui jouit de. Et nous retrouvons l'usage juridique du terme de « *l'utilisation d'une chose dont on perçoit les fruits* », en droit civil.

C'est en quoi vont être, à cet égard, très proches **Sade** et **Lacan**. Cela, 1960 ou 1972, ou après, fondamentalement, ne bougera pas. Et le paradoxe posé par **Freud** et **Lacan**, à savoir que l'obstacle levé, la jouissance n'en reste pas moins interdite, voire son interdit renforcé, ce paradoxe demeurera. Elle restera « interdite à qui parle comme tel ».

Lacan va se servir d'**Antigone**, le drame du sujet qui rencontre ce qui est écrit, pour montrer et soutenir que la souffrance, la douleur, est liée à la jouissance phallique. C'est l'épreuve du réel. Et c'est à ce tragique de l'épreuve que nous pourrions isoler ce qu'il en est de la sublimation, articulée ici à la jouissance.

La sublimation n'est pas quelque chose dont nous pourrions dire qu'elle encombre la littérature analytique. Les psychanalystes semblent ne s'en être pas trouvés très occupés.

Chez **Freud**, elle se pose d'emblée comme un concept qui n'en est, du reste, pas vraiment

un, et assez difficile à aborder. C'est une notion qui renvoie toujours plus ou moins à la théorie des pulsions, c'est assez imprécis, assez éparpillé, des *Lettres à Fliess* à *Moïse*...

C'est tout aussi déroutant et nous ne sommes pas plus renseignés lorsqu'il aborde la théorie des pulsions et leur implication dans l'art ou les sciences.

Lacan, lui, dans *L'Éthique*, va tenter de dégager la (132) chaîne dans laquelle la sublimation s'inscrit. Il en retrace donc le développement historique ; et ses dérapages.

Que **Freud** soit allé chercher ce terme et l'ait emprunté à la sociologie ou à la chimie, je ne vois pas très bien l'intérêt de se battre avec ça.

Il y aurait, naturellement, à travailler cela plus que je ne le fais ici ; mais il y a l'étymologie, *sublimare, sublimis* : élever, élevé dans les airs, haut, et puis les trois états possibles d'un même corps : solide, gaz, après l'avoir fait s'évaporer par un procédé quelconque, et resolidé mais transformé, fixé, selon ce qui reste le plus classique, à l'état solide. Il a dès lors perdu, le plus souvent, non seulement sa forme première, mais aussi sa qualité première, mais aussi son nom.

Voici ce qui se passe lorsque, pour la première fois, semble-t-il, dans un Manuscrit joint à une lettre du 2 mai 1897 à **Fliess** « *Structure et Hystérie* », **Freud** utilise ce terme : « *Le but semble être de revenir aux scènes primitives. On y parvient quelquefois directement mais en certains cas, il faut emprunter des voies détournées en passant par les fantasmes. Ces derniers édifient, en effet, les défenses psychiques contre le retour de ces souvenirs qu'ils ont aussi la mission d'épurer et de sublimer* ».

Nous voyons qu'il la conçoit là, en 1897, comme un principe purificateur, cathartique, des souvenirs. En 1905, dans les *Trois Essais*, la sublimation est d'emblée renvoyée à la théorie des pulsions qui doivent s'orienter vers des objets socialement valorisés – des buts non sexuels. Trois ans après, en 1908, **Freud** fait intervenir le rôle de la civilisation avec la répression des pulsions et c'est dans ce texte, *Morale sexuelle* « civilisée », que nous trouvons la phrase, à mon avis, la plus importante dans sa théorie : « *On appelle capacité de sublimation cette capacité d'échanger le but qui est à l'origine sexuel contre un autre qui n'est plus sexuel mais qui est (133) psychiquement parent avec le premier* ».

Dans son *Léonard*, la sublimation devient, des trois destins pulsionnels qu'il propose, le destin « (...) le plus rare et le plus parfait (...) »

En 1910, dans sa *Contribution à la psychologie de la vie amoureuse*, pulsions sexuelles et civilisation sont carrément incompatibles. « (...) concilier les revendications de la pulsion sexuelle avec les exigences de la civilisation est chose tout à fait impossible (...) ». Ou alors nous verrions s'éteindre le genre humain. Nous avons dans ces pages les plus belles visions apocalyptiques freudiennes.

Nous voyons la théorie de la sublimation – si tant est qu'il s'agisse vraiment d'une théorie de la sublimation chez **Freud** – suivre son petit bonhomme de chemin, pour apparaître, en 1929, comme une défense, une technique de défense.

La sublimation, **Freud**, s'il n'en a pas fait une théorie, a essayé d'en asseoir une conceptualisation. Nous savons, par **Jones**, qu'il a détruit pas mal de ses textes sur la sublimation. **Jones** s'en étonne, car enfin c'est **Freud** lui-même qui a forgé ce terme de *Sublimierung*. En 1912, dans une lettre à **Jung** du 10 janvier, nous l'entendons dire, à propos du texte « *Sur la sublimation* » de **Madame Salomé** : « (...) je pense ceci : (...) si c'est (...) un bavardage sur l'idéal, nous devons le repousser de manière aussi polie que décidée ».

Freud restait aussi prudent qu'embarrassé, il faut bien le dire, avec ça.

Mais nous voyons déjà, c'est déjà en place tel que **Lacan** le reprend, que la sublimation voue le sujet au déplacement incessant, à la substitution incessante du signifiant. Elle ne vise pas à retrouver ce qui serait le bon objet, mais à reproduire le signifiant adéquat au sens recherché par le sujet. Car c'est le signifiant qui donne les coordonnées de l'objet.

La sublimation est donc une issue pulsionnelle pour (134) l'un, une issue de fin d'analyse pour l'autre ; elle est une issue de l'ordre du possible. Elle est possible grâce à la Chose qui

occupe le coeur vide du sujet, si je puis dire, le coeur vide de son monde.

Ce vide nous est présenté comme une sorte de place gardée par les *Ziele* pulsionnels qui l'entourent, la bordent, la cernent. Notons que c'est cette place même qui est visée par la jouissance. Et c'est autour de cette place qu'il va se passer quelque chose qui peut être de l'ordre de la sublimation qui consiste, dit alors **Lacan**, à « *élever un objet à la dignité de la Chose* ». C'est l'élévation. Autrement dit à tromper le sujet quant à ce qu'il en est de la Chose. L'élever à la dignité de ; ça reste « *autre chose* ».

Cet objet, il faut bien le façonner, l'inventer, le créer, et le créer comme signifiant qui se superpose au vide de la Chose en désignant le lieu plus qu'il ne la représentera en fait. Ce que le signifiant introduit, ça n'est jamais et toujours que du vide – cf. l'histoire du vase, de **Lacan**.

Donc, ce que vise la sublimation, c'est aussi ce point central de la Chose. Tout le système signifiant s'organise en système gravitationnel autour du vide de la Chose. Toute chaîne repose, comme **Lacan** l'élabore très précisément, sur un point de création ex-nihilo. Et toute sublimation, dès lors, va consister, si j'ai bien entendu, à créer, à partir de rien – et c'est une sorte de pléonasme, sauf à dire que ce rien n'est pas rien puisque c'est du réel que de la création s'échappe après avoir pris forme et sens –, à créer un pont vers la Chose. Autrement dit, toute création vient du rien où elle va. Et elle va vers le mal. C'est là le problème. L'humain, du réel, « *bâtît et pâtit du signifiant* ».

C'est ainsi que la sublimation se montre à visée destructrice. C'est le final évoqué, apocalyptique, **(135)**lacanien cette fois et c'est l'anéantissement total. A celui qui a mangé le Livre, il ne reste plus qu'à se manger lui-même.

Nous comprenons là que cela ait pu évoquer à **Freud** et à **Lacan** les actes, certains comportements des mystiques. Il n'y a tout de même pas trop à s'inquiéter : le avalé, il restera toujours la. La livre de chair, comme nous l'a assuré **Freud**.

Nous voyons ici comment se tord ce développement concernant la sublimation : tout d'abord elle est présentée comme pouvant organiser, aménager la jouissance du sujet pour la rendre acceptable. Puis, coup de théâtre, elle est liée à la création ex-nihilo, donc elle est elle aussi nocive.

Quant à ce « *manger le Livre* » apocalyptique, le funeste festin n'est pas pour demain. Dans un livre, nous le mettons à l'épreuve aujourd'hui, nous ne comprendrons jamais tout. Comme nous ne disons pas tout, nous ne lisons pas tout ; et pour cette simple raison, c'est que l'écrit, lui aussi est troué. Le signifiant ne produit pas que des effets de sujet. Dans « *manger le Livre* », nous pouvons aussi entendre le signifiant « faire » de l'objet, autrement dit de la « matière signifiante » comme le dira **Lacan**. Ce n'est pas même que le signifiant fait de l'objet, je ne sais pas, j'ai laissé ça un peu de côté, je n'y ai pas particulièrement réfléchi, mais plus exactement, il semble que le signifiant peut devenir objet. C'est peut-être aussi ça, « *manger le Livre* ». Il y a métaphore, souvenons-nous, parce qu'il manque du signifiant. Et c'est en tout cas quelque chose comme ça qui a amené **Lacan** au pas de rapport sexuel.

A ce point, ne pourrions-nous pas lever un voile encore ? C'est une question : n'aurions-nous pas affaire ici à la profession de foi athée de Freud ? Pourquoi athée ? **Freud** a inventé un mythe. Et pas n'importe lequel : celui du meurtre du père premier. Du père de tous. De cet **(136)**au-moins-un qui un jour, etc. Ce Tout-Puissant mi-homme, mi-animal, assassiné et dont le meurtre laisse des traces par où quelque chose de l'ordre de la loi sera véhiculé. *Totem et Tabou*, c'est l'interdit qui barre le sujet et institue le social.

La sublimation que **Lacan** présente ici, et si elle est bien créationniste – si le sujet, en effet, crée – relève de l'athéisme le plus radical. Et cela n'ouvre les portes ici à rien d'autre qu'au

transfert ; pas l'imaginaire, évidemment.

Car qui plus est, cette sublimation est également, ne l'oublions pas, la mort à petit feu du sujet supposé savoir. Littéralement, c'est sa fonte. Or, le sujet qui sait, ne l'oublions pas non plus, c'est le surmoi. C'est le seul supposé connaître le refoulé pour **Freud**. Et il est à ranger, avec son impératif de jouissance, au même registre que celui du père de la horde et de sa jouissance infinie ; jouissance limitée seulement par un meurtre. Et autre chose est à ne pas oublier : la haine contre le créateur. Elle devient, cette sublimation, la mesure qui s'ajuste, au cours de l'analyse, entre le sujet et l'objet qui s'évide. Comment va-t-elle s'ajuster ? C'est une question. Le sujet se défait de cette croyance selon laquelle un Autre était là à jouir de son symptôme. Le fantasme peut désormais s'écrire $\$! a$. Plus de ϕ et de $i(a)$.

Le sujet est-il dès lors confronté au manque dans l'Autre ? C'est une autre question.

C'est une question parce que l'Autre n'existe pas. Le sujet n'ignore pas cette inexistence. Et la preuve qu'il n'est pas sans le savoir, que l'Autre n'existe pas, c'est qu'il crée. Et c'est là et absolument, un acte athée. Car seul Dieu crée. A ce point, je vois bien que je vais m'exposer à être traitée de déicide. Il n'empêche. En créant, non seulement nous nous y mesurons à ce dit dieu, mais du même coup, nous l'effaçons purement et simplement en tant que tel. Et c'est Dieu qui passe à la créature. **(137)** C'est Dieu ; c'est pas tout Dieu, c'est du ; c'est de Dieu. Car Dieu est en fonction pourrions-nous dire, en permanence. Il ne cesse pas de ne pas s'écrire. C'est celui qui ne répond pas. Il est loin d'être mort celui-là. Nous voyons que déjà, ici, bien avant RSI, **Lacan** le faisait passer côté inconscient, bien avant d'avoir donné sa formule de l'athéisme qui « *n'est pas que Dieu est mort, c'est que Dieu est inconscient* ». « *Il ex-siste par excellence* ». Le sujet, lui, crée au même titre et de la même façon qu'il a créé son symptôme. Le symptôme comme oeuvre d'art. Là, on s'essuie le front. Ouf ! On est enfin en terrain stable, connu, familier : c'est Freud qui l'a dit. Oreiller confortable, n'est-ce pas ? Autrement dit, ce que **Lacan** avançait déjà là était une proposition de décollage, une tentative de décoller symptôme et création, justement, pour une sublimation dans une disjonction d'avec ce qui faisait jusque là jouissance dans le symptôme. Ce qui y pulsait d'immonde, pour évoquer des choses connues maintenant.

J'aurais aimé vous dire cela un peu mieux, mais je le pense de cette façon pour le moment. Pour qu'il y ait sublimation, il faut qu'il y ait divorce entre symptôme et jouissance de sorte que le symptôme, dès lors, conserve ce qu'en a dégagé **Freud** : sa fonction créatrice.

Mais vous voyez comment **Lacan** va donner à la sublimation une tout autre envergure qui va permettre une ouverture, celle dont je parlais, nécessaire au transfert.

Notons aussi que c'est ce très freudien renoncement aux satisfactions pulsionnelles qui fera du sujet un créateur. IL faut bien, en effet, inventer des substituts par lesquels un tout petit quelque chose de jouissance passera quand-même. Et il passera par le signifiant, par le symbolique. Je souligne ici *symbolique*, bien évidemment, le rôle de la médiation dans la névrose.

Et ce qui fait que quand même, de la jouissance, en 1960, passe, c'est le désir.

(138) Avec *L'Éthique*, **Lacan** ouvre une porte nouvelle, une porte dont tout peut nous laisser penser que **Freud** l'a ratée. J'ai regardé cela sur le mode, un peu, de l'improvisation, je ne pourrai pas encore vous en dire grand chose et vous en serez sûrement très... enfin ce n'est ni plaisant, ni satisfaisant et peut même paraître contradictoire. Contradictoire parce que **Freud** a eu besoin de créer un mythe à un certain moment qui fut pour lui la rencontre d'une butée. Un parricide collectif. Mais ne l'aurait-il pas fait tuer, ce père, pour le tenir à l'abri de la castration ? Ce fameux Père qui ipso facto est intériorisé ; au nom de quoi est-il sacrifié, si ce n'est au nom du Père ? Le père est désirant, donc il est castré et il doit passer au père mort. C'est une nécessité dont nous n'avons pas à reprendre ici les implications, les effets, les conséquences qui s'en repèrent dans ce que **Freud** a appelé *Kultur*.

Rappelons ici que *Kult*, c'est d'abord le culte, bien sûr, et *Kultstätte*, c'est un lieu sacré. Mais *Kultur*, premièrement et d'abord, c'est la culture agricole. C'est l'acte de cultiver la terre. La civilisation, c'est un sens très dérivé, très figuré. **Freud** avait quand même quelque chose de beaucoup plus simple, qui est *Zivilisierung*, à sa disposition. Il a choisi *Kultur*. Dans *L'Envers*, si nous nous souvenons de ce que nous avons récemment travaillé, **Lacan** a souligné le rôle de la culture, ses effets sur un sujet et à quel point nous sommes responsables de notre destin.

« *La castration est le prix à payer pour être fils de, mais elle implique d'abord une mort à l'origine* ».

Freud et **Lacan** ont inventé, ont créé un certain nombre de signifiants auxquels nous tenons. Qui nous empêche de les utiliser ? Leur nom précisément. **Freud** et **Lacan** sont des noms de père qui font bouchon. Et **Lacan** posait cette question : « Comment sortir de cet ordre ? » Car « à ce niveau-là, aucun père à tuer. On n'est pas le père des (139) signifiants. On est tout au plus père à cause d'eux ».

Une collection, c'est vite engagé. Allons-nous dès lors passer des allumettes aux bouchons ? Sans mort du père si nous reprenons la logique lacanienne du « fils de », sans mort du père, pas de castration, pas de « fils de ». Et la psychanalyse peut en rester là. Alors elle risque bien de s'essouffler car il ne suffit pas d'être « fils de » pour que soit créé quoi que ce soit. On reste dans la religion avec ça.

Lacan montrait déjà ici comment, pour qu'athéisme il y ait – c'est presque sa formule de 72 : « On accède au réel par le symbolique » – il y faut encore un quart de tour.

Ici, je rappellerai à votre mémoire la leçon du 11 mars, je dis leçon, j'aime à entendre là que lorsque nous lisons c'est très précisément ce qui ne se fait pas : leçon ; cette leçon du 11 mars 1959, la scène du tombeau où ces deux hommes se sont pris au collet et d'où l'on est obligé de les arracher pour les séparer. « *C'est ce que montrerait le tableau, dit Lacan, ce trou d'où des choses s'échappent* ». Il dit s'échappent. L'intérêt de ce qui s'échappe c'est d'échapper à votre surveillance, d'échapper à toute maîtrise. Mais d'abord, de permettre cette fuite.

Comment des choses pourraient-elles s'échapper si nous nous obstinons à murer, à bouchonner, à ne pas leur consentir d'issue ? Quelle issue pour l'analyse si nous nous appliquons, par exemple, à jouer les **Créon**, à une place de maîtrise aussi obstinée que désespérée ? Il n'y a pas d'éthique « *pour-tous* ». **Créon** confond. Il nie le manque dans l'Autre. C'est le propre du Tyran que d'usurper la place d'un Autre sans faille. Dès lors, il crée la terreur. Il confond imaginaire et symbolique. Il imagine des souffrances infinies pour **Polynice**, comme **Sade** pour ses victimes.

L'impératif surmoïque dérange, bien sûr, l'organisation des fantasmes. L'acte excède les raisons de l'acte.

L'acte analytique, lui aussi, ne participe-t-il pas dès (140) lors de l'ex-nihilo ? Car il n'est pas indifférent de noter que la fonction de l'acte est de mettre en jeu le sujet de l'inconscient. L'acte est supporté et supporte le transfert. C'est en quoi acte et éthique sont noués ; car l'acte engage à la rencontre du réel d'où devrait s'originer une création à transférer, à ex-pulser.

Aurons-nous dès lors – jugement sur notre action – réussi à dire un bout de réel, comme ce séminaire nous y invite ? C'est, bien entendu, là que ça résiste : « (...) *ce qui a quelque chance de faire partie d'un réel* » résiste. C'est ce que **Lacan** aura appelé la consistance en 1975.

Le sujet n'a pas accès au lieu de l'Autre. Même si, par toutes ses rationalisations et ses « *parce que, c'est parce que* », il encombre le plus clair de son temps analytique. Nous nous sommes tous raconté et, simplement parce que le fantasme reste, nous nous racontons tous de histoires. Toute rationalisation barre l'accès au réel, bien sûr. Et même le dire comme ça, c'est l'énoncer à l'envers.

Ce que l'analysant offre et, dirons-nous, ce qui se transfère de création, ne sont jamais que des lettres à faire circuler. Pas n'importe comment : une lettre qui doit arriver à destination, à lui, à l'analysant, et lisible en tant qu'insu désormais advenu.

Le psychanalyste, tel **Dupin**, doit savoir ne pas jouir de la lettre et la remettre en circulation ; relance qui lui permettra d'en éviter les effets. Mais vous avez probablement très bien développé cela lors des dernières Journées de juin à Paris.

Un des premiers étalons que propose Lacan en matière d'éthique c'est le désir. Un autre est le bien ; mais le seul bien dont il peut être question pour nous est celui qui sert à l'accès au désir. Le désir et la jouissance de l'analyste sont régulés par l'éthique.

Car ce qui fait cesser, ce qui pare à la jouissance dans la cure, c'est précisément l'éthique.

Et vous savez que, pour caractériser l'éthique, **Lacan** s'est servi de l'opposition plaisir-réalité, primaire-secondaire. (141) Ce n'est pas un ordre moral, c'est un ordre a-moral. C'est éthique. La morale est faite pour nous laisser roupiller, nous entretenir de rêves tranquilles.

C'est d'autant plus difficile pour nous qu'il s'agit de faire échec à ce qui serait une religiosité du sens, jusques et y compris celui, comme je le disais tout de suite, que laissent fuir les signifiants freudiens ou lacaniens.

Que « *tout exercice de la jouissance, comporte quelque chose qui s'inscrit à ce livre de la dette dans la loi* » a son malentendu tout à fait illustré dans le registre du religieux en question par ceci qui a attiré mon attention cet hiver : comme vous savez, ou peut-être pour les mêmes raisons l'avez-vous oublié, nous avons eu un hiver très exceptionnellement doux en France et dans nos pays voisins.

J'entendais, dans le métro, dans les taxis, les chauffeurs, chez les commerçants, dans les bureaux, les gens s'attendre à devoir le payer d'une façon ou d'une autre.

Alors, il y a eu les fourmis géantes dans l'Est, vous avez entendu cela, comme moi, dans les journaux, à la radio, les fourmis au printemps, de façon contemporaine les invasions de mouches dans l'Ouest, les algues assassines sur les plages nordiques, les chenilles urtiquantes en juin à Besançon ou je ne sais où, les criquets en Afrique du Nord, les abeilles en Belgique, en juillet...

C'est la plaie quoi ! Les plaies. Après les débordements du Limousin, il nous faudrait une bonne éclipse imprévue. Et comme elles sont en nombre variable – les Plaies –, mais qu'on n'en a quand même jamais vu onze à la dizaine – parce qu'alors là ce serait plus fort que toute la puissance du Tout-Puissant et que dès lors ce serait vraiment injuste, c'était pas prévu comme ça et en tout cas c'était pas écrit comme ça – eh bien, après cela, on sera tranquille ! On l'aura bien payé !

(142) Nous avons là, toujours prêt, toujours dans la poche, le jocker de service de la culpabilité – la voilà ! –, quelle que soit la série qui est à faire dans l'ordre du religieux. Ce terrain même que Lacan nous invite à quitter. Mais pour le quitter...

Et je vais clore vers un autre sur lequel porteront nos regards ces jours prochains : « *L'inconscient, ce n'est pas que l'être pense comme l'implique pourtant ce qu'on en dit dans la science traditionnelle. L'inconscient, c'est que l'être, en parlant, jouisse et, j'ajoute, ne veuille rien en savoir de plus. J'ajoute que cela veut dire : ne rien savoir du tout* ».

Que pourrions-nous dire dès lors d'un sujet qui, du tout, voudrait savoir quelque chose ? Ou bien encore d'un analyste dont la pratique reposerait sur un idéal ? En effet comment ne pas faire de la demande de l'Autre un but, un idéal ? Car sur cette voie, I (A), point terminal de la flèche du Graphe du désir, le surmoi n'en serait que plus présent, plus féroce ; surmoi dont nous n'ignorons quand même pas qu'il est porteur de la haine laissée par un deuil : celui du père imaginaire. C'est-à-dire très exactement celui-là même que **Lacan** introduit dans ce séminaire de façon toute nouvelle avec la problématique de la loi et du surmoi à l'origine duquel nous ne

manquerons jamais de le trouver.

Pour mémoire : **Freud** l'a énoncé de façon très explicite en 1921, l'idéal du moi est ce « germe à partir duquel les religions se sont formées ». Avec *L'Éthique*, ce avec quoi s'est posée la question de l'écrit, **Lacan** tentait, au prix de l'ennui, de nous faire quitter les ordres.